

# Pathologie sexuelle et vertu d'espérance

Autor(en): **Schaller, J.P.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Der Kreis : eine Monatsschrift = Le Cercle : revue mensuelle**

Band (Jahr): **34 (1966)**

Heft 12

PDF erstellt am: **22.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-570340>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

# Pathologie Sexuelle et vertu d'espérance

par l'Abbé J. P. Schaller, docteur en théologie

L'étude que nous avons le plaisir de publier ci-après, a paru dans la «Revue de Médecine de la Faculté de l'Université de Québec». Nos lecteurs seront sans doute d'accord avec nous qui devons dire que les considérations de l'auteur de ce travail témoignent d'un esprit juste et exempt des préjugés habituels.

C.W.

Quand on consulte régulièrement les publications faites par des médecins ou psychologues qui veulent juger la morale, on est frappé de découvrir un ton accusateur à l'égard des diverses religions. Le grand reproche adressé à ces dernières, et singulièrement au catholicisme, est de condamner sans nuances toutes les sautes et spécialement celles qui regardent la sexualité. Le médecin déplore dans la morale l'«objectivité» alors que chaque être humain représente une histoire «subjective». On s'en prend donc à des systèmes éthiques qui maintiennent avec intransigeance certains principes mais qui oublieraient que l'individu est essentiellement conditionné par son origine, son entourage, et surtout par sa constitution psychosomatique.

C'est mal connaître la vraie morale que de la présenter comme un maître aveugle qui punirait ses élèves sans discernement. Les plus anciens moralistes ont parlé d'épikie et la vertu de prudence a fidèlement été invoquée pour appliquer avec équité le principe général — qui reste toujours valable — au cas particulier introduisant de nouvelles valeurs à prendre en considération. Un médecin dira: «Le nerveux, le sentimental, le passionné, le colérique, le flegmatique, le sanguin, l'amorphe et l'atonique apathique ne peuvent biologiquement réagir de la même manière devant les mêmes pulsions érotiques ou affectives. Si le législateur impose une loi unique pour tous les individus, cette loi ne sera valable que si l'on tient compte du degré de responsabilité, qui peut varier de l'héroïsme à la criminalité.» Or il est évident qu'une éthique valable respecte constamment ce degré de responsabilité, même si elle n'admet pas de relativisme dans la manière de formuler la loi.

Il arrive également très souvent que ceux qui ne sont pas théologiens, et qui ont quand même à se mêler de problèmes ayant une connexité entre physiologie, psychologie et morale, fassent le procès d'ecclésiastiques prétendant que telle action déterminée constitue un péché grave. Surtout de nos jours où l'on sait mieux combien des impulsions fonctionnelles ont pour origine des sécrétions hormonales, où l'on découvre mieux aussi l'influence du subconscient, il semble à certains psychologues que les théologiens font fausse route en composant encore des traités de morale...

Or il n'est aucunement nouveau pour un moraliste de savoir que la colère ou l'apathie, la peur ou l'audace, l'affection ou la haine, ne sont pas étrangères aux glandes à sécrétion interne. Les plus vieux propos sur les passions, avant la découverte de l'endocrinologie, ont toujours souligné la concomitance entre le corps et l'âme. Mais cela n'empêchait pas jadis les moralistes de porter un jugement de valeur sur tel acte humain, à condition de prendre en considération l'objet, la fin et les circonstances. La

grande erreur de plus d'un psychiatre moderne est de confondre le mot péché et damnation. C'est très mal comprendre la religion que de penser qu'elle envoie aisément quelqu'un en enfer! Ce ne sont pas les abus de certains rigoristes, obsédés peut-être par ce qu'on nomme aujourd'hui le perfectionnisme, qui doivent faire naître la confusion entre l'appréciation d'un acte et la condamnation au feu éternel.

Certes l'art médiéval aimait évoquer la pesée des âmes. L'enfer était représenté à grand renfort de supplices variés. Mais il y a une distance entre la danse des morts et l'enseignement officiel de l'Eglise! La pédagogie religieuse sait que pour instruire les fidèles il faut signaler ce qui est vertu et ce qui est vice. Mais jamais une religion lucide ne se mêlera de décréter que tel pécheur est damné! Personne ne peut même le dire de Judas alors que le Christ a pourtant affirmé qu'il aurait mieux valu pour cet homme n'être pas né.

C'est ainsi qu'en plus de la morale proprement dite on doit relever dans les vieilles traditions de toutes les religions ce qu'on nomme la spiritualité qui est l'art de soigner la vie intérieure. Cet aspect-là des choses échappe souvent à ceux qui reprochent à la morale son légalisme. La loi est requise mais elle ne supprime pas la nécessité de directives qui aident un homme à affronter son drame, surtout s'il doit faire face à quelque tendance pathologique. Le ministre d'une religion qui viendrait à oublier cet équilibre entre morale et spiritualité serait bien incapable d'entretenir l'amour pour Dieu dans les âmes. Il découragerait le pécheur et l'installerait peut-être dans une défaite radicale alors que le but de la religion est aussi d'aider chacun à repartir. Et le mot «chacun» désigne également le sujet qui voit sa vie assombrie par une ou plusieurs dispositions morbides.

\*

On sait qu'en médecine la pathologie mentale se charge d'étudier les troubles psychiques et les modifications organiques qui peuvent leur être associés à titre de causes, de concomitances ou d'effets. La médecine psychosomatique ne se lasse pas d'enseigner les rapports étroits du moral et du physique. Il y a des troubles organiques qui aboutissent à des lésions alors que le point de départ est émotionnel. Comme il y a aussi des dérangements d'origine microbienne qui ont des incidences dans la sphère psychique.

S'il s'agit de cette forme de pathologie qu'on appelle l'inversion sexuelle les opinions sont mélangées en ce qui regarde l'origine du mal. Certains admettent que cette anomalie est organogénique et que l'homosexualité est innée avec des racines dans la constitution même de l'individu. D'autres s'insurgent contre cet avis et affirment qu'une telle anomalie est psychogénique, sans base congénitale ou hormonale. La famille ou la fausse éducation, les premières expériences sexuelles malheureuses ou l'entraînement provoqué par un compagnon vicieux seraient au point de départ de l'inversion.

Si le problème n'est pas encore clair en ce qui regarde l'étiologie, il ne l'est pas non plus en ce qui concerne la thérapeutique. Dès lors de nombreux médecins demandent en l'occurrence, comme dans le cas d'une névrose, le secours des prêtres. «La religion a une forte influence sur le psychisme

humain et une grande répercussion sur l'état du névrosé et du psychotique en maintes circonstances; de là la nécessité d'une coopération étroite entre le prêtre et l'équipe thérapeutique entière.» Mais la mission du directeur spirituel n'est pas d'abord de guérir: c'est l'office du clinicien ou du psychiatre. Le prêtre doit permettre à l'inverti de réaliser malgré son fardeau une vie fructueuse et enrichissante pour lui et pour les autres, capable de le mener au ciel.

Il y a des gens qui trouvent de bon ton d'afficher un profond mépris à l'égard d'un homme ou d'une femme invertis. On comprend mieux aujourd'hui qu'il s'agit là d'une maladie mais la société est encore souvent dure dans les jugements portés. Même la pitié que l'on prodigue parfois à ces malades est cruelle. Un romancier parlera de cet «enfer très particulier, réservé à ces pauvres diables qui, par oubli ou ironie du Créateur, viennent au monde diminués dans les attributs qui définissent un homme». D'autres rangeront l'homosexualité dans «un musée des horreurs» qui ne saurait intéresser que des spécialistes ou attirer des pervers. Et si en ces matières un philosophe cherche à scruter le problème on l'accusera, en des milieux bien pensant, de s'occuper d'une «morale de basse-cour». Enfin si un prêtre, habitué pourtant au confessionnal à entendre de déchirantes confidences de la part de ces pécheurs, se hasarde à parler franchement de cette croix, sans complaisance mais objectivement, on aura tôt fait de prétendre que l'ecclésiastique ou bien se range lui-même parmi ces gens-là, ou bien témoigne une indulgence révoltante à l'égard du vice...

Il est donc très heureux de constater, en certains pays, le courage de la hiérarchie désireuse de former des prêtres aptes à venir au secours de pareils malades. Car le drame d'un homosexuel ne se limite assurément pas à la sphère génitale. Il est bien naïf d'imaginer l'inversion comme une question uniquement sexuelle. C'est toute l'affectivité du sujet qui est atteinte. Même sa conception de la vie et des choses (*Weltanschauung*) est modifiée par sa pathologie. Le docteur Eck définit ainsi l'homosexualité: «l'existence d'un instinct profond affectif et sensible qui pousse un individu à réaliser ses aspirations sentimentales et sexuelles avec un sujet de même sexe». Ainsi toute l'émotivité du malade est influencée par le problème qui le tourmente.

Le médecin cité écrit qu'il n'a jamais vu d'homosexuel ne présentant pas, en puissance au moins, quelques signes névrotiques. Et après Freud les spécialistes signalent chez ce malade une plus ou moins grande tendance paranoïde. Or la paranoïa qui, par son étymologie, signifie penser de travers, est un terme vaste aux multiples aspects cliniques possibles. Ce trouble mental consiste surtout en une hypertrophie du moi. Le sujet se place au centre, de tout et interprète tout par rapport à lui, aussi bien les événements réels que ceux qui sont imaginaires. Tantôt le malade tombe dans la mégalomanie, tantôt il a l'impression d'être toujours persécuté. Il souffre d'un genre de délire qui paraît logiquement construit mais qui part de prémices fausses.

Dans le cas de l'homosexualité les prémices sont fausses précisément parce que le sujet est absorbé par son fardeau qui lui complique l'existence tant privée que sociale: «tout le mode de vie d'un être peut être marqué par son inversion latente». Les spécialistes soulignent que l'homosexuel, une fois adulte, doit faire face à la vie comme un individu psychologique-

ment handicapé. Voilà pourquoi il est injuste d'user à son endroit de termes comme dépravé ou pervers. Cela implique que le malade se serait détourné, de propos délibéré, d'un état équilibré et hétérosexuel. Or il n'en est rien dans le cas du véritable inverti et on ne saurait le mépriser pas plus qu'on ne le ferait pour un être qui serait né estropié. «L'homosexualité est un état émotif, intellectuel, volitif, moral et compulsif de tel homme ou de telle femme.» Puisque la maladie atteint ainsi le patient dans tout son comportement, on devine combien ce mal est pesant.

Peu à peu le sujet se rend compte qu'il n'est pas comme les autres en des domaines variés et pas seulement en une sphère déterminée. «On est obligé par ailleurs de reconnaître que la personnalité homosexuelle est invariablement une personnalité dérangée, souvent névrosée, et que ses jugements de valeurs vont maintes fois être déformés par sa condition troublée». Ainsi toute l'orientation émotive, irradiée par une sexualité perturbée, entraîne un manque de maturité affective. On voit alors aisément combien grande est la tentation pour le malade qui souffre d'une pénible insécurité de se réfugier dans la clandestinité et dans la solitude.

Pour bien comprendre ce conflit créé par la pathologie de l'inverti il faut placer ce dernier face à ce que la médecine appelle la santé mentale. Cette notion est d'ailleurs difficile à définir car personne n'est parfaitement équilibré, physiquement et psychologiquement, après le péché originel! Mais les spécialistes d'hygiène générale s'efforcent quand même de donner une définition en proposant comme critères de la santé mentale: «L'état satisfaisant, idéal même de l'individu d'intelligence moyenne dont l'affectivité est en équilibre relativement stable, qui contrôle ses instincts, ses poussées d'émotion, peut faire face aux grandes joies comme aux misères et aux difficultés de la vie courante, qui sait tirer parti des situations, utiliser ses talents à leur maximum, qui est relativement heureux, accepte ses semblables, leur est utile dans la mesure de ses moyens, est accepté par la société, bref qui possède une personnalité mûre, vit pleinement sans conflit avec lui-même et la collectivité, sans usure nerveuse inutile.»

On sent tout de suite combien cette description d'un type équilibré correspond peu à un inverti sexuel. Ce dernier souffre précisément d'une instabilité affective et ne contrôle que maladroitement son émotivité. Il ne tire pas aisément parti des situations car l'ombre de sa pathologie plane constamment sur son comportement. Il sait utiliser ses talents, surtout sous la forme artistique, mais c'est en fonction de son angoisse intérieure et sans sérénité. Il n'accepte ses semblables qu'avec difficulté car il est toujours sur ses gardes pour camoufler ses dispositions morbides. Il se sent peu accepté par une société qui se méfie de lui. On saisit donc combien l'usure nerveuse est crucifiante pour un sujet qui correspond si peu, indépendamment de tout facteur directement génital, au prototype de la santé mentale. Pourra-t-on au moins dire qu'il est «relativement heureux»? Le docteur E. Bergler répond: «Il n'y a pas d'homosexuels heureux; et il n'y en aurait pas même si le monde extérieur les laissait en paix.» Ainsi toute la personnalité d'un inverti est perturbée malgré un effort intelligent pour épanouir sa vie.

\*

Dans ce calvaire de l'inverti il faut surtout insister sur les difficultés que rencontre le sujet à créer sa place dans la société, alors que l'homme par définition est un être social qui n'est pas destiné à vivre en reclus. D'abord il lui est très difficile de fonder un foyer. Il faut faire preuve d'une totale naïveté ou d'une grave ignorance du problème pour conseiller le mariage à un jeune inverti afin de remédier à son mal. Le médecin ou le directeur de conscience qui se lanceraient dans une pareille pédagogie feraient des ravages: «Cette thérapeutique n'a jamais abouti qu'à faire deux malheureux au lieu d'un.»

Certes on parle de polyvalence et il y a des cas où certains sujets mènent une vie bisexuelle. La médecine met en garde devant ce procédé car, écrit le docteur Eck, «on peut dire que lorsqu'il y a tendance sexuelle normale associée à une tendance sexuelle anormale, c'est toujours l'anormale qui l'emporte». Les prêtres rencontrent de ces êtres déchirés parce que leur mariage est une comédie. Tel cet époux de quarante ans qui mentait de toute manière à sa femme pour aller rencontrer des compagnons. Il donnait comme prétexte des heures supplémentaires après le travail mais de fait il retrouvait des invertis et avait profondément honte de cette duplicité. On lui avait dit jadis que le mariage arrangerait les choses... Ayant deux enfants il continuait sa vie conjugale: mais c'était plus par devoir que par satisfaction. On comprend à quel degré de tension intérieure conduit une existence aussi équivoque. Cet homme se méprisait à un point extrêmement dangereux, pris de panique devant les conflits qui tourmentaient sa vie.

Quant à l'inverti célibataire il est condamné à vivre dans un «stérile amour qui ne peut dire son nom». Et c'est bien là le point crucial du drame de ces patients. Les psychologues sont d'accord pour reconnaître que l'homosexuel, qu'il s'agisse de l'homme ou de la femme, est incapable de découvrir dans ses dispositions le sentiment de complémentarité qui caractérise l'amour hétérosexuel. La raison donnée, très évidente, est que ce dernier amour conduit normalement à l'unité créatrice. Tandis que l'inverti est dirigé vers un amour qui ne dure qu'un temps sans rejoindre des valeurs éternelles: «il s'inscrit dans le moment statique et non dans une création dynamique».

Dès lors une caractéristique de l'homosexuel est l'égoïsme. Les psychologues diront encore que c'est la résultante de cette absence de complémentarité. On cherche dans l'autre son propre moi et sa propre image. «On veut trouver chez le partenaire l'homme fort et viril qu'on voudrait être, et plus souvent encore l'enfant qu'on aimerait n'avoir jamais cessé d'être.» De là surgit une nouvelle nuance de la souffrance du malade. L'inverti qui ne joue pas avec son mal et qui ne s'y installe pas en cultivant des manières efféminées, s'attache très fréquemment à des hommes pleinement virils et normaux. Cela rend d'autant plus humiliant sa découverte renouvelée d'une impossible affection. Et voilà pourquoi on a pu écrire que le dilemme de l'homosexuel est soit de rester seul même au milieu des autres, soit de fuir sa solitude mais en se retrouvant indéfiniment.

Comment faire face à cette solitude? Telle est certainement la question fondamentale pour les invertis. Il faut bien à ces derniers une occasion de se confier et d'entendre quelqu'un les inviter patiemment à construire harmonieusement leur vie, envers et contre tout. Il semblerait que les homosexuels, plus peut-être que ceux qui souffrent d'autres névroses, ont

tendance, dans leur désarroi, à demander conseil aux prêtres: tel est du moins l'avis des médecins.

Encore les patients ne doivent-ils pas être arrêtés dans leur élan par certains textes de l'Écriture ou par certains passages des manuels d'une morale étroite et ignorante. Tantôt c'est le Lévitique qui traite l'homosexualité d'abomination (XVIII, 22) ou saint Paul qui fustige ces passions infamantes (Rom. 1, 26). Tantôt ce sont les anciens moralistes qui se hâtent de ranger l'inversion sexuelle parmi les péchés qui crient vengeance contre le ciel. Evidemment qu'à ce moment-là la confusion de l'homosexuel ne peut qu'augmenter et il a l'impression que non seulement la société mais encore l'Église décident de l'abandonner. De là à passer au désespoir il n'y a qu'un pas. Et la révolte naît parfois de l'accueil maladroit d'un ecclésiastique ou d'un confesseur qui sont peu au courant du drame de pareils pénitents. Le romancier français Julien Green, qui a fréquemment soulevé ce problème dans son oeuvre pour des raisons très évidentes, traduit par ses héros de roman le bouleversement d'un être condamné à réaliser sa vie avec un tel fardeau: «Il y a des millions d'hommes comme moi sur la terre, et vous qui avez la foi, vous vous contentez de soupirer en pensant à nous». L'auteur, heureusement, fait répondre à cette terrible exclamation: «Ce n'est pas vrai. L'Église prie pour tout le monde.» C'est en effet ce que ne doit jamais oublier un inverti: il est membre du Corps mystique et il est enfant de l'Église comme tout le monde.

(à suivre)

